

■ Daniel Delattre et Jackie Pigeaud (dir.),  
*Les Épicuriens*

Paris, Gallimard, 2010, « Bibliothèque de la Pléiade », n° 564,  
1552 p.

Si l'on croyait qu'il ne pouvait rien arriver de nouveau dans le domaine de la philosophie antique, on ferait bien de consulter séance tenante la nouvelle édition des *Épicuriens* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Fruit d'une douzaine d'années de travail mené par une équipe de spécialistes dirigée par Daniel Delattre et Jackie Pigeaud, cette édition donne à lire non seulement les textes canoniques dans de nouvelles traductions (les trois *Lettres* d'Épicure, le *De rerum natura* de Lucrèce) mais aussi un grand nombre de fragments d'épicuriens moins connus (Polystrate, Démétrios Lacon, Philodème) et des témoignages d'auteurs qui commentent ou critiquent la doctrine épicurienne comme Cicéron, Plutarque, Sénèque ou Sextus Empiricus. Certains de ces textes n'étaient plus disponibles en traduction française ; d'autres n'avaient jamais été traduits en français. Le résultat s'imposera sans aucun doute comme une édition de référence, indispensable pour la compréhension en profondeur de l'épicurisme.

Avant cette édition, les lecteurs français disposaient déjà d'un bon outil de travail avec la traduction de l'anthologie des *Philosophes hellénistiques* de Long et Sedley qui présentait, sous forme d'extraits, les principaux textes de l'épicurisme accompagnés d'un précieux commentaire<sup>1</sup>. L'édition présentée par la Bibliothèque de la Pléiade suit, pour sa part, une tout autre méthode philologique, dans l'esprit de l'édition des *Stoïciens* dirigée par Pierre-Maxime Schuhl et traduite par Émile Bréhier dans la même collection. Certes, lorsqu'il n'est pas possible de faire autrement, elle donne, elle aussi, des fragments tirés de différents citeurs ou doxographes qui constituent autant de sources pour la connaissance de l'épicurisme. Mais, dès qu'elle le peut, elle privilégie l'édition des œuvres *in extenso* ou dans leur plus grande partie : la totalité du livre X des *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce qui comprend la *Lettre à Hérodote*, la *Lettre à Pythoclès*, la *Lettre à Ménécée*, les *Maximes capitales*, mais aussi un important matériel bio-doxographique consigné dans les paragraphes 1 à 35 et souvent omis dans les éditions d'Épicure ; le livre I du *De la nature des dieux* de Cicéron ainsi que le livre I et des extraits du livre II des *Fins ultimes* ; trois traités de Plutarque ; un choix de cinq *Lettres à Lucilius* de Sénèque. Le lecteur a alors accès non seulement aux idées épicuriennes, mais à l'ensemble des textes qui les transmettent et aux débats qu'elles susciterent.

Il est impossible, bien évidemment, de faire une recension exhaustive de tous les textes présentés dans cette nouvelle édition. Pour présenter ses apports principaux, il convient de s'arrêter sur les raretés qu'elle propose plutôt que sur les œuvres bien connues que sont les *Lettres* d'Épicure

■ 1. A. A. Long et D. N. Sedley, *Les Philosophes hellénistiques*, trad. par J. Brunschwig et P. Pellegrin, Paris, Flammarion, 2001, 3. vol.

(ici traduites par Daniel Delattre, Joëlle Delattre-Biencourt et José Kany-Turpin) et *La Nature des choses* de Lucrèce dans la traduction de Jackie Pigeaud. Ce sera l'occasion de se demander en quoi ces nouvelles anti-qualités, enfin mises à disposition du grand public, peuvent modifier la connaissance d'Épicure et de l'épicurisme.

Diogène Laërce témoigne de l'intense production du philosophe de Samos :

Épicure est l'auteur de très nombreux livres ; il a surpassé tout le monde par la quantité de sa production, puisque le nombre de ses rouleaux est de quelque trois cents. N'y est reproduite aucune citation empruntée : rien que les paroles du seul Épicure<sup>2</sup> !

De cette production, il ne reste quasiment rien : les trois *Lettres* bien connues « dans lesquelles, selon Diogène Laërce, il a résumé lui-même toute sa philosophie » (DL X, 28), les *Maximes capitales* et les *Maximes vaticanes*, enfin quelques extraits des 37 livres de ce qui était certainement le principal ouvrage d'Épicure : le *Peri phuseôs*, autrement dit *La Nature*. La traduction française par Jacques Brunschwig, David N. Sedley et Annick Monet de ce qu'il reste de cet ouvrage constitue un événement éditorial en soi. *La Nature* était probablement un traité à usage interne qui reprenait le contenu de leçons orales, mais il est considéré par les épicuriens comme l'œuvre de référence du maître, la plus longue – approximativement une dizaine de livres au sens moderne du terme – et la plus importante. Jusqu'à présent, seule l'édition italienne d'Arrighetti présentait une édition complète de ces textes<sup>3</sup>. Nous disposons donc désormais en français de tout un pan de l'œuvre d'Épicure qui était jusqu'à présent largement méconnu.

L'état de ces textes est souvent problématique : les papyrus ici édités proviennent tous de la fameuse bibliothèque de l'épicurien Philodème à Herculaneum, qui fut ensevelie sous l'éruption du Vésuve en 79 et découverte au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme le dit Jacques Brunschwig dans l'introduction à sa traduction : « À son terme, le vaste traité d'Épicure se réduit aux émouvants et minces fragments que les spécialistes peuvent encore lire sur les restes carbonisés d'une dizaine de rouleaux de papyrus » (p. 1100)<sup>4</sup>. Certains passages sont tellement lacunaires qu'il est difficile, même pour le spécialiste, d'en tirer quelques conclusions. Néanmoins, avec les *Lettres* et le poème de Lucrèce – dont on pense maintenant qu'il a été écrit à partir de *La Nature* d'Épicure<sup>5</sup> –, la connaissance de la pensée d'Épicure progresse. La publication d'une table de concordances entre ces œuvres établie à partir des travaux de David Sedley (p. 1102-1103) est un outil précieux pour se donner une image plus complète de ce qu'était l'œuvre majeure d'Épicure. Ainsi quelques fragments permettent de compléter les *Lettres* et l'exposé de

■ 2. DL X, 26, p. 11 (les traductions et les références ici utilisées proviennent toutes de l'édition de la Pléiade).

■ 3. *Epicuro, Opere*, Torino, Einaudi, 1973.

■ 4. Pour l'histoire du traitement de ces rouleaux carbonisés, cf. D. Sedley, *Lucretius and the transformation of Greek Wisdom*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 94-97.

■ 5. Cf. Sedley, *op. cit.*, p. 134-144.

Lucrèce. C'est le cas notamment du livre II, à propos du mouvement et de la génération des simulacres, du livre XI sur la cosmogonie, du livre XXV sur la liberté, et du livre XXVIII sur la question de la langue philosophique. On découvre alors combien la philosophie d'Épicure ne répugnait pas à une certaine technicité, à dessein aplanie dans les *Lettres*. Et il est probable que ces dernières ont été écrites tardivement afin de donner à la pensée d'Épicure « une forme compréhensible et qui permît de la mémoriser<sup>6</sup> ». La lecture du livre XXV éclaire notamment le traitement épicurien de la liberté à partir d'une approche psychologique :

Depuis le tout premier commencement, nous avons toujours des semences qui nous conduisent, les uns à ces actions, pensées, et dispositions-ci, les autres à celles-là, d'autres encore à la fois à celles-ci et à celles-là, en plus ou moins grand nombre. Par suite, vient un moment où le « produit développé » – les caractéristiques de tel ou tel type – dépend absolument de nous, et où les [simulacres], qui, à partir du milieu environnant, coulent nécessairement en nous à travers nos pores, dépendent de nous, ou de nos propres opinions, que nous avons formées nous-mêmes<sup>7</sup>.

Il y a donc, selon Épicure, une responsabilité proprement humaine : nos actes ne se réduisent pas à la consécution mécanique de mouvements atomiques. Il est alors évidemment attirant de penser au *clinamen* mentionné par Lucrèce (*De natura rerum* II, v. 216 *sqq.*) et critiqué par Cicéron, bien que les fragments du livre XXV n'y fassent pas référence. Néanmoins, d'autres textes mis à disposition par cette édition peuvent être appelés en appui de cette théorie, notamment le traité de l'épicurien Philodème, *Les Phénomènes et les Inférences* – le fameux *De signis*, si important pour la compréhension de l'épistémologie épicurienne et qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas été traduit en français –, qui parle de « déviations minimales des atomes<sup>8</sup> ». Ainsi peut-on affirmer que la *paregklisis* ou le *clinamen* en latin, constitue sinon une partie du système d'Épicure, du moins un problème récurrent de l'épicurisme. De même, le livre XXVIII témoigne d'intenses discussions à l'intérieur de l'école à propos de l'épistémologie empiriste épicurienne et de son rapport au langage. Épicure y critique notamment son premier disciple Métrodore (que Cicéron appelle le « second Épicure ») pour avoir cherché à créer une langue philosophique technique sans passer par les critères de validation empirique des dénominations : on y retrouve (p. 108) les concepts essentiels d'attestation (*epimarturèsis*) ou d'absence d'attestation, la contestation (*antimarturèsis*) et l'absence de contestation déjà mentionnés dans la *Lettre à Hérodoté*

■ 6. D. Clay, « L'épicurisme : école et tradition », in A. Gigandet et P.-M. Morel, *Lire Épicure et les épicuriens*, Paris, PUF, 2007, p. 10. Voir le début de la *Lettre à Hérodoté* : « Pour ceux qui ne peuvent pas, Hérodoté, considérer avec une parfaite exactitude chacun de nos écrits sur la nature ni étudier attentivement les plus longs des livres que nous avons composés, j'ai préparé un abrégé de l'ensemble de la doctrine, de sorte qu'ils conservent en mémoire, d'une manière qui leur suffise, les maximes les plus générales, afin qu'en toutes circonstances ils puissent venir à leur propre secours sur les questions les plus capitales, chaque fois qu'ils s'attacheront à l'étude de la nature » (DL X, 35, p. 14).

■ 7. *La Nature*, livre XXV, p. 103.

■ 8. Voir aussi Cicéron, *Les Fins ultimes* VI, 19, p. 792 ; Plutarque, *Contre Colotès*, 1123E, p. 885 ; Diogène d'Énanda, 54, col. 3, p. 1055.

(§ 51, p. 19) et détaillés dans le témoignage de Sextus Empiricus (*AM VII*, 211-216, p. 988).

Ces rapides exemples permettent de passer à la question de la tradition épicurienne : quelle image cette édition en donne-t-elle ? Comme le faisait remarquer Numénius d'Apamée – médio-platonicien du II<sup>e</sup> siècle – dans un texte qui ne figure pas dans cette édition, l'école épicurienne se caractérise par une fidélité sans faille au maître :

Jamais, d'aucune façon, on ne les [sc. les épicuriens] a vus soutenir le contraire d'Épicure ; à force de convenir qu'ils partageaient les idées d'un sage, ils ont joui eux aussi, et non sans raison de ce titre ; et il fut acquis dès longtemps aux épicuriens postérieurs qu'ils ne s'étaient jamais encore contredits entre eux, ni n'avaient contredit Épicure, en rien qui valût la peine d'en parler ; c'est chez eux une illégalité ou plutôt une impiété, et toute nouveauté est proscrite. Aussi aucun n'en est-il venu même à l'oser, et leurs opinions reposent en grande paix du fait de leur constant accord mutuel. Et l'école d'Épicure ressemble à un État véritable, sans la moindre sédition, animé d'un même esprit, d'une seule volonté, moyennant quoi ils ont été, sont et probablement resteront dociles<sup>9</sup>.

Nulle école ne saurait être mieux définie par la référence à son maître fondateur : ce n'est pas seulement pour Lucrèce qu'Épicure incarne l'horizon indépassable de la philosophie (cf. *La Nature des choses* III, v. 1-19), mais aussi pour le tout premier cercle des disciples d'Épicure : « Chez ces gens-là, tout ce que dit Hermarque, tout ce que dit Métrodore, se réfère à un seul homme. Tout propos tenu dans cette communauté par l'un quelconque de ses membres a été énoncé sous la direction et les auspices d'un seul<sup>10</sup>. » La lecture des textes et des fragments de ce premier cercle n'en est pas moins intéressante : en suivant les textes de Métrodore, Hermarque, Idoméne, Polyène et Polystrate, il ne s'agit pas tant d'une répétition du texte épicurien que d'un développement, ou un enrichissement à partir de polémiques nouvelles. Le traité de Polystrate, *Le Mépris irraisonné des opinions répandues dans la multitude* (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) est, à cet égard, un texte passionnant qui, lui non plus, n'était pas disponible en français. Relativement bien conservé, on peut voir comment les épicuriens déployaient des arguments contre un ensemble de philosophes qui critiquaient les valeurs morales sous prétexte que les hommes ont des jugements relatifs sur ces sujets, précisément parce qu'il faut distinguer le relatif de la nature propre des choses :

[Il faut avoir à l'esprit] que ce qui appartient à la catégorie des relatifs n'a pas le même rang que ce qui est dit selon sa nature propre et non relativement à autre chose, et qu'il n'est pas vrai que les uns existent vraiment, et les autres non. En conséquence, c'est une sottise d'estimer que les uns et les autres ont les mêmes propriétés, ou que les uns existent et non les autres (p. 223).

Il ne s'agit pourtant pas, pour les épicuriens, d'accepter sans discernement les jugements de la foule sur le bien ou le mal, mais bien plutôt

■ 9. Numénius, *Fragment*, Fgt. 24, trad. des Places, CUF, p. 63.

■ 10. Hermarque, Fgt. 17, *apud* Sénèque, *Lettre à Lucilius* XXXIII, 4, p. 165.

de réfuter l'argument sceptique de relativité des catégories morales et de trouver les véritables raisons qui permettent « de mépriser à notre tour et de tourner à bon droit en dérision les propos stupides et sans fondement tenus par les insensés » (p. 224).

Avec Démétrios Lacon (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), la dépendance au maître s'accompagne d'une réflexion philologique sur l'établissement des textes épicuriens, notamment dans les *Difficultés rencontrées dans la lecture des textes épicuriens*. Ce texte, qui provient lui aussi de recherches papyrologiques, montre l'existence de discussions sur ce qu'il « faut mettre en avant dans la transmission de la doctrine » et semble critiquer des épicuriens qui auraient eu à cœur de résumer encore davantage la philosophie du jardin « en visant la concision, en adaptant souvent, en fonction du [régime de vie] de leur auditoire, [jusqu'à] la transmission des dogmes » (p. 253). Ce texte montre bien que malgré la fondamentale orthodoxie de la doctrine, il y eut des dissensions sur sa transmission et, partant, des aménagements introduits à la philosophie épicurienne. Il ne s'agit jamais, comme le dit Numénios, de contredire le maître ; en revanche, il est possible d'adapter l'exposition de l'épicurisme à son auditoire (ce que fait par exemple Lucrèce), de discuter certaines positions d'autres épicuriens, ou encore de compléter la doctrine sur des points non évoqués par Épicure.

À ce titre, l'édition de certains textes de Philodème (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) permet d'approfondir les positions épicuriennes concernant les arts. Épicure a eu des positions critiques vis-à-vis de la *paideia* et des arts libéraux, qui se retrouvent développées, amplifiées, mais aussi parfois nuancées, par exemple chez Philodème, comme en témoigne les traductions de *La Rhétorique*, des *Poèmes* et de *La Musique*. Tout en reprenant les critiques d'Épicure contre la culture, cette « trilogie esthétique » comme la nomme Daniel Delattre (p. 1307) permet de donner un autre visage aux épicuriens que celui de la rusticité dont on les accuse proverbialement (cf. *De musica* IV, p. 718 et 720). Philodème tient à montrer que ce n'est pas par ignorance que les épicuriens critiquent les arts libéraux, mais qu'ils ont une réelle connaissance des problèmes qu'ils posent. Il démontre par exemple l'inutilité de ce qu'il appelle la « rhétorique sophistique » : cette dernière n'apprend ni à bien parler ni à être un bon politique :

De fait, même un rustre totalement illettré – je ne parle pas simplement d'un homme sans expérience dans le domaine de la rhétorique – est capable de découvrir ce qui est conforme à l'intérêt du peuple et de l'exprimer clairement<sup>11</sup>.

Épicure affirmait déjà que « le sage se contentera de discuter comme il convient de musique et de poésie, mais il ne pratiquera pas la composition de poèmes » (DL X, 121b, p. 44). Philodème continue cette voie : *Les Poèmes* décrivent les normes de l'excellence poétique et le livre IV, *La Musique*, explique dans quelle mesure l'effet de la musique, en tant que fondamentalement irrationnel, ne peut jouer aucun rôle éthique,

■ 11. Hermarque, Fgt. 36, p. 177 *apud* Philodème, *La Rhétorique* II. L'édition de la Pléiade donne la traduction du livre III de la *Rhétorique* de Philodème, mais certains fragments du livre II sont utilisés comme sources d'épicuriens antérieurs.

contrairement aux thèses – notamment platoniciennes – qui font de cet art un moyen essentiel pour l'éducation à la vertu<sup>12</sup>. L'édition de la Pléiade reprend ici la traduction de Daniel Delattre déjà publiée aux Belles Lettres en 2007 ; celle-ci reposait sur la base d'une nouvelle édition du texte établie à partir de nouvelles technologies de déchiffrement des papyrus et proposait une reconstitution assez complète du livre IV<sup>13</sup>. Outre cette trilogie esthétique, ce volume donne la traduction du *À l'adresse des...* qui, bien que lacunaire, laisse cependant voir comment la fortune de l'épicurisme dans le monde romain a provoqué un mouvement de réaction à l'intérieur de l'école. Il fallait définir les thèses et les textes fondamentaux de l'épicurisme pour répondre à la vulgarisation de la doctrine. Dans ce contexte, Philodème critique « ceux qui se nomment [épicuriens] » :

De fait, l'un [de ces personnages], que nous avons connu, sur lequel nous avons même fait une enquête approfondie et qui est justement (c'est ce qu'il affirme) « l'authentique lecteur » parce qu'il [collectionne une multitude de titres de traités, a beau avoir de [grandes] prétentions [en vérité], ce qu'il a en main, c'est un [grand] nombre d'anthologies ! Il n'a pas la moindre connaissance du contenu détaillé des pensées, et pour ce qui est des prescriptions à suivre, il les [transforme] en têtes de chapitres, à l'instar de celui dont on dit qu'il a appris à piloter dans un livre (p. 737).

Victimes d'un succès qui provenait d'avantage de la connaissance des résumés hâtifs de la doctrine que d'une lecture approfondie d'Épicure, les épicuriens ont donc été poussés à définir le cœur de la doctrine ainsi que les interlocuteurs compétents de l'école.

En ce qui concerne les témoignages extérieurs et parfois hostiles à l'épicurisme, en plus des textes classiques comme ceux de Cicéron ou de Sénèque, l'anthologie présente des textes plus difficiles d'accès comme ceux de Sextus Empiricus, Plutarque et Galien dans la partie sur « le dernier épicurisme (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècle). Les trois traités de Plutarque sont des sources notoirement importantes. Bien sûr, les options médio-platoniciennes de Plutarque le placent aux antipodes de l'épicurisme, comme le rappelle Jacques Boulogne dans son introduction (p. 1354)<sup>14</sup>, toutefois

- 12. Cf. p. 686 : « Ceux qui disent que nous sommes adoucis par la musique parce qu'elle amollirait nos âmes et leur ôterait leur sauvagerie, on pourra les tenir pour de parfaits imbéciles. En effet, il n'y a que la raison – parce qu'elle enseigne qu'aucune des choses étranges que la déraison invente n'a été produite par la nature et que, d'ailleurs, rien de ce qu'elle a produit n'a une grande importance – pour parvenir parfaitement à ce résultat [...] » ; « Le plaisir de la musique n'est pas nécessaire », p. 725 ; « La théorie musicale, qui est incompréhensible aux yeux de la plupart des gens et qui réclame, pour être parfaitement maîtrisée, une étude qui détourne de tout ce qui vise à la vie bienheureuse, il vaut mille fois mieux la blâmer en en dénonçant la trop bonne réputation ou l'absence d'utilité », p. 726.
- 13. Cf. la description donnée par D. Delattre dans « La papyrologie d'Herculanum révolutionnée par l'imagerie multispectrale : une technologie de pointe mise au service du déchiffrement des textes (à partir des *Commentaires sur la musique IV* de Philodème) », 2007 : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00139747/en/>.
- 14. Voir par exemple *Vivre plaisamment*, 1096C, p. 911-912 : « [Les épicuriens] abaissent la dimension contemplative de l'être en l'étendant à tout le corps et, usant des désirs charnels comme de plombs pour la tirer vers le bas, ne le cèdent en rien à des palefreniers ou à des bergers qui à leur bétail jettent du foin, de la paille ou une certaine herbe car, selon eux, il convient que leurs bêtes broutent cette nourriture-là et s'en repaissent. De fait, en agissant de la sorte, ne demandent-ils pas d'engraisser l'âme, tel un cochon, avec les plaisirs du corps, puisqu'ils ne lui laissent, pour connaître la joie, que du charnel à espérer, à éprouver ou à se remémorer, et lui refusent de tirer d'elle-même ou même de rechercher aucun plaisir ou agrément qui lui soit approprié ? »

le projet de réfutation systématique de l'épicurisme délivre des informations importantes sur l'épicurisme lui-même. C'est le cas notamment du *Contre Colotès : pour défendre les autres philosophes*. Écrit pour réfuter l'ouvrage (aujourd'hui perdu) de l'épicurien Colotès, *Si l'on se conforme aux doctrines des autres philosophes, il n'est pas possible de vivre*, le traité de Plutarque reprend point par point la critique menée par Colotès de toute l'histoire de la philosophie et renverse l'argument : ce sont les thèses épicuriennes qui rendent toute vie impossible, « en détournant leurs familiers de l'action publique, en haïssant ceux qui s'y adonnent, en dénigrant les premiers et les plus sages des législateurs, en exhortant à mépriser les lois dès lors que ne s'y ajoute pas la peur d'un contrecoup, c'est-à-dire d'un châtement » (1127E, p. 892).

Ce traité constitue un témoignage important sur l'argument dit « de l'impossibilité de l'action » (*apraxia*), tant sur son usage épicurien que concernant son application aux doctrines épicuriennes. L'édition présente deux autres traités de Plutarque qui déploient d'autres arguments anti-épicuriens. Certes, ce traitement des épicuriens véhicule souvent la caricature d'une philosophie de débauché, contradictoire avec le projet philosophique lui-même : comment les apôtres du plaisir pourraient-ils être philosophes ? Pour quelle raison autre que la honte pourrait-on vouloir « vivre caché », comme nous l'explique Plutarque dans le *Si l'expression « vis caché » est bien dite ?* Néanmoins, ces deux traités montrent bien comment les philosophies hellénistiques et post-hellénistiques se développent dans un dialogue – souvent à couteaux tirés – où les arguments *ad hominem* deviennent rapidement *ad personam*. Enfin, le *Si l'on se conforme à Épicure, il n'est même pas possible de vivre plaisamment* déploie un arsenal d'arguments anti-épicuriens qui ne se réduisent pas uniquement à la caricature, et qui témoignent d'une compréhension de l'épicurisme ainsi que d'une réelle confrontation philosophique. Contre Épicure, Plutarque y montre, notamment, que la mémoire du plaisir ne saurait être élevée à la hauteur même du plaisir (« Le souvenir que l'âme garde du plaisir qu'elle a reçu est comme une odeur, rien de plus » [1089B, p. 898]15). Ou encore, dire que la mort est une désagrégation permet-il de faire disparaître la crainte de la mort (1105A, p. 929) ? Cela ne produit-il pas l'effet inverse ? « Quand Épicure fait de cette désagrégation une dissémination qui donne du vide et des atomes, il retranche encore davantage l'espoir de l'incorruptibilité pour laquelle tous et toutes, pour ainsi dire, sont disposés à affronter Cerbère à coup de dents, et à supporter cette situation dans le cours inusable du temps, rien que pour subsister dans l'être et ne pas disparaître. »

Les extraits du livre II de la *Théorie élémentaire du monde céleste* de Cléomède (1<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> siècle) sont encore plus violemment anti-épicuriens lorsque ce dernier compare Épicure à Thersyte, « le plus mauvais des Achéens ». Ces pages ont cependant l'intérêt de discuter un aspect

■ 15. Voir aussi la critique de Cicéron, *Les Fins ultimes* II, 104, p. 823 : « Donc la douleur n'est pas un mal. Que signifie alors cette célèbre pensée selon laquelle "le cours des biens passés n'est pas perdu pour le sage ; quant aux maux, il ne faut pas s'en souvenir" ? D'abord, sommes-nous en mesure de déterminer l'objet de notre souvenir ? »

particulier de la théorie épicurienne – la vérité des sensations – à partir du problème classique de la taille du soleil. Si toutes les sensations sont vraies, alors le soleil doit avoir la taille qu'il paraît avoir ; et Cléomède de proposer une série d'arguments physiques contre cette thèse énoncée par Épicure dans le paragraphe 91 de la *Lettre à Pythoclès*.

La position de Galien (II<sup>e</sup> siècle) est en revanche plus nuancée : bien qu'il soit opposé à l'épicurisme, Galien a été formé par des maîtres de philosophie appartenant à toutes les écoles philosophiques. Néanmoins, comme le concède le traducteur de cette section, Jacques Boulogne, les informations apportées par Galien sur l'épicurisme sont plutôt maigres. Ces textes témoignent en revanche d'un ensemble d'arguments anti-épicuriens dans un contexte médical. Si Galien reconnaît la valeur positive de l'empirisme par les épicuriens, il critique l'interprétation des phénomènes à la lueur des principes épicuriens : en descendant en deçà de ce qui est observable, l'épicurisme manque davantage de cohérence que de sens de l'observation (cf. p. 962).

Les extraits du philosophe néopyrrhonien Sextus Empiricus sont peut-être plus riches d'enseignement. Même si les informations délivrées le sont dans un contexte anti-épicurien, le projet d'une histoire sceptique du dogmatisme place ces textes en bonne position parmi les sources de l'épicurisme. Ces textes sont précieux, notamment en ce qui concerne la théorie de la connaissance épicurienne souvent discutée par Sextus. Les paragraphes 203 et suivants du livre VII du *Contre les philosophes* (titre choisi dans cette traduction pour traduire les livres *Adversus Mathematicos* VII-XI) donnent notamment une description complète des mécanismes de l'empirisme épicurien. Les détails donnés par Sextus Empiricus sur les concepts d'infirmité et de confirmation précédemment évoqués constituent une source de premier choix. Ce texte distingue clairement la sensation dont le propre est « de saisir simplement ce qui est présent et la met en mouvement » et les opinions qui peuvent être vraies ou fausses : « Sont vraies celles qui sont confirmées et non infirmées au regard de l'évidence, fausses celles qui sont infirmées et non confirmées au regard de l'évidence » (AM VII, 211, p. 987). Mais l'intérêt du témoignage de Sextus Empiricus ne se limite pas à la question du critère de vérité épicurien : il nous transmet, en les réfutant, les positions d'Épicure sur la question du temps (*Contre les philosophes* X, 181 *sqq.*) et la thèse qu'il est « accident des accidents ». En outre, l'ensemble des six traités du *Contre les professeurs* (AM I-VI) comporte des arguments contre un certain nombre d'arts qui, à défaut d'être communs aux sceptiques et aux épicuriens, du moins signalent un certain nombre d'emprunts au corpus épicurien. Les épicuriens, comme les pyrrhoniens, distinguent dans les « disciplines scolaires » celles dont la fin est utile à la vie et celles qui sont purement inutiles (cf. AM I, 50). Ainsi peut-on reconnaître de manière évidente l'utilité de l'art d'écrire et de lire, de la médecine, de la navigation ; en revanche, sont purement inutiles la grammaire théorique, l'astronomie, la musique... La similarité de certaines positions critiques épicuriennes et sceptiques permet d'établir un rapprochement, malgré le fait que les sceptiques tiennent



toujours les épicuriens comme de véritables dogmatiques et qu'ils utilisent plus qu'ils n'endossent les positions épicuriennes pour produire l'*epochè*, la suspension du jugement. Le critère de choix des textes de Sextus Empiricus n'est cependant pas toujours très clair : la traductrice a inclus des textes qui ne comportent pas la mention « Épicure » ou « Épicuriens », sur la base de rapprochements qui, bien que probables, demanderaient à être précisés : c'est le cas notamment de certains extraits du *Contre les rhéteurs*, du *Contre les géomètres* et du *Contre les astrologues*. Par exemple, la seule mention d'une manière « assez rustique d'enseigner que les choses terrestres ne sont absolument pas en sympathie avec les choses célestes » (AM V, 43) suffit-elle pour dire qu'il s'agit des épicuriens<sup>16</sup> ? La référence à des passages parallèles dans le corpus épicurien aurait certainement permis au lecteur de prendre connaissance du statut des décisions philologiques qui constituent un argument comme épicurien.

Le volume de textes se clôt avec celui de l'inscription murale de Diogène d'Œnanda (II<sup>e</sup> siècle). Depuis sa découverte au XIX<sup>e</sup> siècle, la recherche épigraphique a, elle aussi, progressé et a ainsi permis de reconstituer un quart du mur original sur lequel était gravé un texte épicurien en colonne, comme sur un gigantesque papyrus lisible par tous. Ainsi, comme le remarque Pierre-Marie Morel dans la notice introduisant sa traduction, la philosophie épicurienne se présente sous « une dimension nouvelle : celle d'un secours, d'un remède universel qui s'étend bien au-delà de la communauté d'amis dans laquelle les anciens épicuriens aspiraient à se tenir » (p. 1402). Le texte de Diogène d'Œnanda non seulement consigne et recoupe une partie des maximes d'Épicure, mais présente aussi des développements originaux et, à l'instar de Philodème ou de Lucrèce, des adaptations de la doctrine en fonction des objections adressées aux épicuriens.

L'homogénéité de la doctrine du Jardin, de sa fondation en 306 av. J.-C. au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., constitue en soi une caractéristique originale au sein des écoles de philosophie hellénistique ; cette caractéristique apparaît très clairement à la lecture de cette nouvelle édition. Elle ne doit pas, d'ailleurs, être interprétée comme un signe de servilité, comme l'insinue Numénius. Ce que montre cette édition, c'est bien plutôt la grande consistance de la doctrine épicurienne, définie séminalement dans l'enseignement du maître, développée et adaptée ensuite en fonction des objections et du mépris de la communauté philosophique face à une doctrine populaire. Si cette nouvelle édition renouvelle l'image de l'épicurisme, c'est bien en ce sens, parce qu'elle donne à voir le contact de la philosophie épicurienne avec le monde extérieur.

On pourra certes regretter l'absence d'un index des sources, souvent utiles pour travailler sur fragments tirés de citation d'œuvres anciennes, ainsi que d'une table de concordance avec les précédentes éditions d'Épicure comme l'édition d'Arrighetti ou les *Epicurea* d'Usener que certaines notes utilisent pourtant comme édition de référence. Ces absences,

■ 16. La question est en réalité très discutée. Cf. l'édition d'E. Spinelli, *Sesto Empirico. Contro gli astrologi* p. 129-132 qui rappelle les différentes attributions de cette position et conclue à une référence épicurienne mais « avec la plus grande prudence ».

cependant, sont largement compensées par le glossaire intitulé « Vocabulaire de l'épicurisme » qui présente sous un certain nombre d'entrées un lexique grec et latin et une synthèse thématique à la fois simple, précise et érudite<sup>17</sup>. La lecture de ce glossaire constitue à elle seule une excellente introduction à l'épicurisme et à la variété des sources mises à disposition par cette édition. Ce travail lexical a aussi été rendu possible grâce à une harmonisation des traductions qui fait que, même si les textes n'ont pas été traduits par les mêmes plumes, il y a dans l'ensemble une réelle homogénéité de traduction.

Il faut enfin souligner le travail philologique sur lequel repose cette édition, travail qui fait évidemment regretter que cette traduction ne soit pas accompagnée d'une publication des textes en langue originale. Car, bien souvent, les éditeurs ne se sont pas contentés de reprendre une édition existante mais, la science épicurienne étant en perpétuel progrès, ont complété ces éditions avec leur propre recherche, ou avec les travaux les plus récents, ce qui fait qu'une grande partie des textes traduits correspond à l'état le plus avancé des recherches actuelles. ■

**Stéphane Marchand**

■ 17. Voir la liste des entrées : Affection, Amitié/Amour, Canon, Cause, Choix et rejets, Corps et âme, Discours long/Discours bref, Divinité, Échange philosophique, Langage, Médecine, Mouvement, Nature, Pensée/Conception, Philosophie, Principes, Quantité/Qualité, Raisonnement, Savoirs, Sensation, Temps, Tout.